

La voix fictive de l'esclave antillaise : Tituba et Solitude entre silence et parole

Isaac David CREMADES CANO

Université de Murcia – Espagne

Résumé

L'inexistence de la biographie de l'esclave a incité de nombreux écrivains francophones à l'utilisation de la fiction, en tant que système de récupération de la voix de l'esclave. Le besoin de combler les grands vides historiques à cet égard stimule leur créativité, en envisageant une reconstruction hybride entre l'hypothèse et la vraisemblance. Nous prétendons donc étudier les mécanismes développés pour l'incorporation de cette mémoire marginalisée, à partir des tentatives des auteurs guadeloupéens Maryse Condé et André et Simone Schwarz-Bart, afin de réfléchir sur les recours littéraires qui semblent dépasser cette dialectique de l'Histoire-silence et de la fiction-voix.

Mots-clés : Biographie fictive, femme esclave, parole de femme, Antilles, Condé, Schwarz-Bart

Abstract

The lack of existence of female slave biography has driven numerous francophone writers to use fiction as a mechanism for recovering the voice of a female slave. The need to fill huge historical gaps in this respect has stimulated their creativity, proposing a hybrid reconstruction in-between hypothesis and verisimilitude. This is why, we intend to study the mechanisms developed to incorporate this marginalised memory, based on the attempts of the Guadeloupean authors, Maryse Condé and André and Simone Schwarz-Bart, with the aim of reflecting on the literary resources that seem to go beyond this dialectic of History/silence and fiction/voice.

Keywords: Fictional biography, female slave, women's word-voice, Antilles, Condé, Schwarz-Bart

Faute d'un point de départ au-delà du discours historique des colonisateurs, les auteurs antillais partagent l'idée de combler ce qui a été ignoré pendant des siècles par les idéologies dominantes. C'est le cas, par exemple, du martiniquais Édouard Glissant qui propose de réécrire l'Histoire du peuple antillais et, de cette manière, tenter de reconstruire la base d'une identité originale, notamment dans son essai *Le Discours antillais* (1981). La redéfinition de cette identité révèle également la question centrale de l'essai *Eloge de la créolité* (Bernabé, Chamoiseau, Confiant, 1989) ainsi que la mise en évidence de la version officielle de l'Histoire. Ce débat ouvert autour de la recherche identitaire met l'accent sur les singularités de cette société postcoloniale et présente une perspective intégratrice basée sur des rapports horizontaux. Les complexités inhérentes à l'identité antillaise sont d'ailleurs analysées par Deborah M. Hess dans sa thèse « Maryse Condé. Mythe, parabole et complexité » (2011), dédiée à l'étude de l'impact de cette ferveur intellectuelle dans l'œuvre littéraire de la célèbre écrivaine guadeloupéenne.

En effet, à travers la fiction, les auteurs antillais cultivent un espace inédit qui leur permet d'incorporer une mémoire longtemps ignorée, gravement blessée et fermement méprisée, en demeurant un des *topoi* de ces littératures francophones. Ces écrivains, ouvertement engagés à compléter l'histoire de leur peuple, affirment écrire « contre l'oubli et le silence », comme l'haïtienne Marie-Célie Agnant lorsqu'elle évoque, dans ses écrits, la mémoire des femmes de son pays et la face cachée de l'histoire contemporaine. Sans ignorer les difficultés que ce processus de reconstruction mémorielle entraîne également dans les Antilles françaises, d'autres écrivains, dans cette quête identitaire, avouent se sentir obligés de « réinventer le monde à partir des bribes de mémoires diverses. » (Chamoiseau, 1994).

En conséquence, les mécanismes développés pour l'incorporation de cette mémoire marginalisée formant cette culture-mosaïque semblent nombreux, ainsi que la nature de ces tentatives, où les frontières entre la suggestion et la description deviennent souvent floues. En effet, au moyen de la biographie fictive, quelques auteurs antillais ont réussi à compléter le cadre historique insulaire ou, du moins, à le nuancer. Maryse Condé propose l'autobiographie fictive d'une esclave (*Moi, Tituba... sorcière noire de Salem*, 1986), André Schwarz-Bart présente la vie et les souffrances d'une célèbre marronne (*La mulâtresse Solitude*, 1972) que Simone Schwarz-Bart allonge sur trois générations (*L'Ancêtre en Solitude*, 2015), de même

que son récit évoquant la vie d'une paysanne du début du siècle dernier (*Pluie et vent sur Télumée Miracle*, 1972). Nous visons donc l'étude de ces romans, sous une perspective comparatiste, pour ainsi contempler la diversification de ce recours expérimental, en tant que réponse à cette dialectique de l'histoire et de la fiction, une réponse qui semble enfin la dépasser.

La bibliographie fictive francophone comme système de représentation de la mémoire de l'esclave

Il est évident que l'autobiographie de l'esclave proprement dite ne peut pas exister puisque, au temps de l'esclavage¹, ces membres de la société n'avaient pas accès aux lettres. Cependant, cette absence de formation n'entraînait pas une carence de culture réservée à l'oralité, l'*oraliture*, même si elle était niée par les maîtres et ignorée par la métropole. Il s'agit de toute production orale différente de la parole ordinaire par sa dimension esthétique, c'est donc l'ensemble de pratiques linguistiques codées telles que le conte, les devinettes, les chants de travail, etc².

En ce qui concerne la littérature, la présence de ces personnages noirs, ainsi que l'évolution de leur symbolique, sont étroitement liées aux idéaux politiques et éthiques fixés par le Vieux Continent. Pour l'apparition de ces personnages, dans le cas particulier de la France et ces colonies, nous devons attendre jusqu'à la Révolution Française. Désormais, les idées de *liberté* et d'*égalité* seront déterminantes pour changer cette situation de privation :

Les noirs, composés en partie par individus récemment venus d'Afrique, moins malheureux dans la colonie que dans leurs pays, n'ayant presque rien perdu de l'ignorance et de la barbarie des tribus africaines, couvés d'ailleurs sous le joug de l'esclavage, voyaient les événements, sans pouvoir encore en apprécier le but et la portée. (Lacour, 1857, p. 9).

-
- 1 Dans le contexte anglophone, la moitié du XIX^e siècle donne naissance à des exemples exceptionnels tels que les romans *Incidents in the Life of a Slave Girl*, autobiographie de Harriet Jacobs publiée en 1861, *Our Nig: Sketches from the Life of a Free Black* de Harriet E. Wilson, publié en 1859 ou l'authentification et publication définitive en 2002 du manuscrit de l'esclave Hannah Crafts, *The Bobndwaman's Narrative*.
 - 2 Chamoiseau, Patrick, 1994. « Que faire de la parole ? » in *Écrire la parole de nuit : la nouvelle littérature antillaise : nouvelles, poèmes et réflexions poétiques*. Ludwig, Ralph et al. Paris : Gallimard, p. 153 et Confiant, Raphaël, « Questions pratiques d'écriture créole » in *Écrire la parole de nuit : la nouvelle littérature antillaise : nouvelles, poèmes et réflexions poétiques*. Ludwig, Ralph et al. Paris : Gallimard, p. 171.

Avec ce ton plutôt méprisant, les historiographes du XIX^e siècle décrivaient, au moment de la « fausse abolition » (Décret du 4 février 1794), cette partie de la population guadeloupéenne, très lointaine encore de l’alphabétisation et, ainsi, de toute possibilité d’écrire son existence :

[...] les malheureux Africains, arrachés de leurs pays et conduits aux colonies, étaient considérés comme du bétail et vendus sur les places publiques ; un grand nombre n’avaient eu le temps ni d’apprendre notre langue ni de connaître nos usages ; et, aujourd’hui, sans transition aucune, on conférait à ces barbares les droits civils et politiques, on les conviait aux saturnales de la révolution ! (Lacour, 1857 p. 376).

De son côté, la littérature de l’époque ne lui a pas non plus accordé une attention particulière : « À la violence qui consistait à représenter l’esclave comme marqué de malheur et donc de péché, s’ajoutait une violence pire encore, qui était de ne pas le représenter du tout³ », sauf quelques exceptions⁴ dues aux diverses situations idéologiques qui cohabitaient à l’époque. Notamment, la Société des Amis des Noirs, sous le modèle de celle créée à Londres, et le Club de l’hôtel Massiac représentaient les deux extrêmes idéologiques, qui ont marqué les intellectuels français de la fin du XVIII^e et de la première moitié du XIX^e siècle.

Il faudra quand même attendre encore un siècle après l’abolition définitive de l’esclavage (en 1848, dans les colonies françaises), pour que la figure de l’esclave en littérature se développe véritablement (littératures francophones postcoloniales). Un élan qui a pu effacer définitivement cette scène idéologique et symbolique de l’esclave, proférée entre la deuxième moitié du XIX^e siècle et la première du XX^e :

Sans cesse niés comme sujets, animalisés, ou assimilés à des êtres fantastiques, ou de purs objets dans une rhétorique de l’accumulation, ou encore désigné comme appartenant à l’univers de la folie [...] Quand l’esclave fait irruption dans le symbolique, c’est pour en déconcentrer et en disloquer la sereine ordonnance (Fizaine, 2000, *op. cit.*, pp. 120-121).

3 Fizaine, J. C. (2000). « L’argumentaire sur l’esclavage et la figure de l’esclave dans la fiction littéraire au XIX^e siècle » in Rochmann, Marie-Christine (dir.), *Esclavage et abolitions : Mémoire et systèmes de représentation*. Paris : Karthala, p.128.

4 Hugo, V. Mérimée avec *Tamago*, Eugène Sue avec *Atar Gull* et Dumas avec *Georges* notamment. D’après l’étude de Jean Claude Fizaine : « L’argumentaire sur l’esclavage et la figure de l’esclave dans la fiction littéraire au XIX^e siècle » in Rochmann, Marie-Christine (dir.), *Esclavage et abolitions : Mémoire et systèmes de représentation*. Karthala, 2000, pp. 113- 126.

C'est donc avant la Deuxième Guerre mondiale, surtout dans le monde francophone⁵, que les arguments des intellectuels d'origine africaine commencent à se lever et à mener à bien, après la guerre, une recherche identitaire en faisant face au fait que : « La colonisation ne sait que reclure les peuples au silence. » (Condé, 2007 p. 213).

De sa part, les historiens de la fin du XX^e siècle continuaient à définir cette réalité de la manière suivante :

Monde des esclaves : monde redoutable et paradoxalement encore très mal connu. Les documents sont exogènes ; les descriptions et récits externes. L'esclave est l'un des « muets » de l'histoire : nous ne touchons donc guère que l'écorce des choses. (Meyer, et al. 1991 p. 123).

Envers cette situation, les trois ouvrages qui font partie du corpus de cette étude envisagent cette tâche complexe de reconstruction, de réécriture, malgré les difficultés apparentes et particulières du contexte guadeloupéen :

[...] la colonisation prive le plus souvent le colonisé de sa mémoire historique, de la capacité de comprendre les événements et leurs causes [...] pour nous les Antillais qui avons subi une forme bien particulière de colonisation dont l'acmé, l'expression ultime et majeure, a été l'assimilation à la culture française, à l'histoire de France, etc., la mémoire historique qui a été rabotée, usée, corrodée par l'acte colonisateur se présente comme un chaos. (Glissant, 2007, p. 79).

Tituba, Solitude, Télumée et Marie : les siècles d'histoire oubliée

Les biographies fictives de ces trois personnages apportent, sous le point de vue de l'opprimé, une vision de la société antillaise pendant plus de trois siècles : l'histoire de Tituba remonte à la fin du XVII^e siècle, à l'époque du procès des sorcières de Salem, celle de Solitude à la dernière décennie du XVIII^e et le début du XIX^e siècle et celle de Télumée démarre au début du XX^e siècle, peu après celle de Marie, l'ancêtre de Solitude. Cette corrélation chronologique suppose la reconstruction, à partir de bribes diverses, d'une réalité autant hypothétique que vraisemblable ; *hypothétique* parce que l'absence quasi-totale de sources

5 Aux Etats-Unis, la ségrégation raciale atteint la fin des années 60 ou en Afrique du Sud, l'apartheid ne sera aboli qu'en 1991. Par contre, dans le cas de la France et ses colonies, c'est pendant la première moitié du XX^e siècle qui commencent à surgir des voix d'origines diverses, notamment avec les revues *Légitime Défense* ou *L'Étudiant Noir*, ainsi qu'à se forger les fondements de la négritude senghorienne puis césairienne.

écrites ne donne une vision de l'histoire biographique de l'esclave qu'à travers un verrou, *vraisemblable* grâce à ces petites traces dans les archives mais, surtout, à la valorisation de celles conservées dans la mémoire de la tradition orale.

Tout d'abord, cette absence de sources oblige à combler les nombreuses lacunes existantes. L'historien profite tel que l'écrivain du fait qu'« aucune société esclavagiste ne les a exonérés de répondre personnellement de leurs actes délictueux ou criminels devant la justice⁶ », se servant aussi d'autres documents liés à leur achat, leur vente, l'héritage des maîtres, etc., où les esclaves laissaient également des traces de leurs existences, tandis que seul l'écrivain dépasse largement cette frontière et devient également ethnographe.

De cette manière, nous pouvons constater que Maryse Condé fait allusion de manière explicite aux documents supposés authentiques des procès de Salem au moyen d'une note en bas de page, au moment de reproduire les dépositions judiciaires des personnages (Condé, 1986, pp. 163-165) et, à la fin de son roman, sous la forme d'une « note historique » (Condé, 1986, pp. 275-278), qu'elle paraphrase elle-même et non pas la narratrice du récit, Tituba. Cette dernière montre à tout moment être détentrice d'une large mémoire de tradition orale, qu'elle ne cesse de transmettre à certains personnages tout au long du récit. Un grand nombre de contes, de proverbes, de devinettes et de chansons se déploie ainsi devant le lecteur, en faisant finalement partie, elle-même, de cette culture orale insulaire, comme elle exclame depuis le monde des invisibles dans l'épilogue : « [...] elle existe, la chanson de Tituba ! Je l'entends d'un bout à l'autre de l'île [...]. Elle court la crête des mornes. Elle se balance au bout de la fleur de balisier » (Condé, 1986, p. 267).

Cette valeur ajoutée qui apporte l'*oraliture*, combinée par divers moyens stylistiques avec ces écrits supposément authentiques, est aussi exemplaire que dans le cas de Télumée et de la lignée de femmes de Solitude. Surtout le fait que ces savoirs populaires se superposent à d'autres savoirs occultes⁷ encore plus méprisés par les blancs. Un caractère qui illustre ce partage limité serait le rapport

6 De Carvalho Soares, Mariza et Hébrand, Jean. 2017. « Ecrire des biographies d'esclaves. Pourquoi ? Comment ? » in *Brésil(s)*, p. 2.

7 « [...] le savoir populaire, proche du monde des vivants, est celui qui exprime et matérialise la cohésion du groupe, certainement les devinettes, les chants et aussi quelques contes, en contribuant tous à la conservation de la culture du groupe, à son divertissement et à son éducation morale. Et d'ailleurs, un savoir occulte, proche au monde des ancêtres, celui qui est partagé seulement par une petite partie du groupe, en ce cas seulement par les sorciers guérisseurs », Cremades Cano, Isaac David, 2018. « Une oralité militante dans *Moi, Tituba sorcière...* en tant que spécificité de la littérature postcoloniale antillaise », in Rey Mimoso-

de l'esclave avec l'invisible et la conception particulière de la mort, plus proche des croyances des ancêtres africains que de celle imposée par le christianisme européen. C'est ce qui a provoqué, d'ailleurs, l'apparition d'un syncrétisme religieux chez les esclaves, où le surnaturel participe du monde des vivants et donne lieu à une mythologie proprement antillaise. Un cas similaire est celui du rapport de l'esclave avec la nature et ses connaissances sur l'usage médical des plantes. Profitant de leur pouvoir de guérison transmis de génération en génération, cela constitue toujours dans ces récits un exemple du paradoxe des blancs, qui s'y confiaient dès qu'un de leurs proches tombait malade.

En exploitant la mémoire orale, Condé mais aussi le couple Schwarz-Bart ont parallèlement eu recours au contexte économique, social et politique décrit par les historiens, pour réussir finalement à donner la voix aux femmes esclaves et narrer ainsi leurs biographies inexistantes. De cette même manière, c'est-à-dire, en contrastant ces deux univers, Gérard Richard affirme que le conseiller à la cour impériale Auguste Lacour avait rédigée, entre 1850 et 1852, la plus complète *Histoire de la Guadeloupe*⁸ dite officielle, où les recours de l'Histoire et de ces récits littéraires semblent se rapprocher :

[...] sa relation des événements se fonde sur les rapports des officiers mais aussi sur la mémoire orale à travers laquelle il s'avère que malgré le silence des archives de nombreux témoignages démontrent que l'intérêt du public s'est porté sur Delgrès tout au long de la première moitié du XIX^e siècle. (Richard, 2011, p. 24)

De ce fait, à travers leur fiction romanesque basée sur l'authentique et l'étude de cette culture orale, l'imaginaire de ces écrivains – et de Lacour, en quelque sorte – semble mettre en évidence cet argumentaire contaminé par des idéaux politiques et déformé selon l'époque et la provenance, pour ainsi déconstruire les stéréotypes de l'esclave, développés pendant les siècles de silence.

Dans *La mulâtresse Solitude*, c'est le narrateur omniscient du récit qui justifie souvent ses sources en utilisant des expressions telles que : « Selon le notaire Vigneaux [...] » mais aussi « Selon la tradition orale [...] » (Schwarz-Bart, 1972a, pp. 142, 148), pour après nous décrire des événements historiques en détail (dates, lieux, chiffres, etc.). En s'écartant ainsi du discours purement inventé, ces

Ruiz, Brenadette (dir.), *Frontières Littéraires francophones postcoloniales du XXI^e siècle*, Toulouse : Presses Universitaires de l'ICT, pp. 367-368.

8 En quatre volumes, cet ouvrage décrit les faits accomplis en Guadeloupe dès la colonisation de l'île par les Français en 1635 jusqu'à 1830, même si l'intention initiale était de le conclure en 1848 ; tome I (1635-1789), II (1789-1798), III (1798-1803) et IV (1803-1830).

deux mémoires, celle de la tradition écrite et celle de l'orale, sont mises au même niveau de fiabilité et ont finalement un rapport horizontal, voire une valeur identique. En outre, à la fin de ce récit, après un épilogue prémonitoire de ce qu'est devenu aujourd'hui un lieu de mémoire de l'esclavage⁹, il y a une dernière partie consacrée aux indications bibliographiques¹⁰ (Schwarz-Bart, 1972a, p. 57).

Dans *L'ancêtre en Solitude*, le récit tente d'acquiescer une certaine vraisemblance au moyen d'un recours de différente nature ; l'introduction d'extraits du journal de la narratrice fictive (née en 1885), qui avoue être l'arrière-petite-fille de Solitude. En effet, elle encadre le récit en plaçant un extrait du journal au début et un autre à la fin (Schwarz-Bart, 2015, pp. 17-19, pp. 171-183), et combine la première personne caractéristique du journal intime, avec une narration du point de vue d'un témoin extérieur à l'action, étant Marie Solite, l'enfant Mariotte, dernière héritière de Solitude. Il y a d'autres extraits parsemés au milieu du récit, précédés d'une indication explicite (*Extrait du Journal de Marie* ou avec un symbole graphique de trois étoiles formant un triangle), qui sont également reconnaissables par l'emploi des déictiques (Schwarz-Bart, 2015, pp. 114-117, pp. 131-151, pp. 164-168).

En fin, ces recours semblent apporter de façons différentes la vraisemblance à ces biographies fictives qui, loin d'être une invention délibérée et artificielle, s'éloignent du récit purement inventé :

[...] le roman apparaît aussi sinon comme un document, du moins comme une sorte de témoignage d'une société en mutation où le substrat autochtone, lui-même complexe et hybride, se trouve enrichi ou altéré par des rapports culturels de tous horizons. (Pageax, 2001, p. 85).

9 Matouba (Basse-Terre), non loin de l'ancienne habitation d'Anglemont, où le résistant au rétablissement de l'esclavage, Louis Delgrès, a décidé de se faire exploser avec ses compagnons. Célèbre également sa proclamation qu'il publie le 10 mai 1802 dirigée « à l'univers entier », intitulée *Le dernier cri de l'innocence et du désespoir*. Il est intéressant de remarquer que tel que le récit fictif, d'autres expressions artistiques ont recours à l'imaginaire pour combler le vide car, à ce jour, aucun portrait réalisé du vivant de Delgrès n'a été retrouvé. Malgré ce fait, pour le deuxième centenaire de cet événement, La poste a imprimé des timbres avec son effigie, commémorant sa personne et son sacrifice pour la liberté, ainsi que des nombreuses sculptures représentant son buste et des plaques commémoratives ont été installées tant les communes guadeloupéennes que françaises.

10 Une série d'essais, articles et ouvrages d'histoire versant sur la culture noire d'un et de l'autre côté de l'océan, la plupart publiés à Paris, mais aussi à Dakar, à Basse-Terre et à Madrid.

D'autres spécialistes vont au-delà jusqu'à affirmer que « [...] peu importe l'exhaustivité, la documentation ethnologique, la recherche ethnographique, voire les mythologies des anthropologues assurent la légitimation culturelle d'œuvres.» (Moura, 1999, p. 126).

La biographie fictive de la femme esclave : briseuse du silence

C'est donc en « imaginant le quotidien¹¹ », à partir de sources de diverse nature, que ces écrivains arrivent à faire entendre ce qui pourrait se passer à l'intérieur de l'esprit des esclaves. En effet, dans tous les romans étudiés, les narrateurs abordent les réflexions et les aspirations, que bien auraient pu avoir ces esclaves face aux événements documentés. Le lecteur peut donc spéculer sur cette réalité lointaine et inconnue, grâce à un langage riche en nuances et doté d'un sens profond, où cette voix féminine réussit à compléter cette partie de l'« histoire non écrite ».

L'évocation de l'acte d'origine brutale, que partagent Tituba et Solitude, provient d'un fait parfois documenté, mais bien connu à l'époque, puis fictionnalisé, conservant ainsi une certaine vraisemblance : « [...] fruits de ces amours de vaisseaux négriers, de cette étrange coutume, la Pariade, qui avait lieu un mois avant l'arrivée au port, jetant soudain les matelots ivres sur les ventres noirs lavés à grandes giclées d'eau de mer. » (Schwarz-Bart, 1972a, p. 50), pratique qui laisse finalement des traces écrites malgré son caractère honteux. Même si les historiens ne l'ont pas osé décrire dans leurs chroniques, ces actes sont aujourd'hui également connus grâce à d'autres voix qui, à l'époque, se sont élevées contre :

Les hommes étaient séparés des femmes et l'équipage considérait l'accès sexuel aux captives comme son droit durant le voyage, si bien que des milliers de captives arrivèrent enceintes dans le Nouveau Monde, victimes de viol ou d'abus sexuel. Ces conditions furent dénoncées publiquement au cours des campagnes anti-esclavagistes européennes et américaines. (McDonald, (s.d.), p. 76).

Alors, s'il y a une histoire encore plus inconnue, c'est celle des femmes esclaves, dont ces écrivains se sont servis afin de combler, tous, avec les bribes restantes encore plus rares, cette face cachée de l'Histoire :

11 Nous nous permettons de reprendre l'expression de Michel de Certeau dans son célèbre étude *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*, Paris : Gallimard, 1974.

Des études récentes qui tentent de compenser le manque d'attention accordé aux femmes esclaves, cherchent à faire ressortir qu'il n'y a pas eu qu'une seule expérience de l'esclavage et que les analyses sur la condition des esclaves doivent donc tenir compte des deux sexes. [...] Ces conclusions indiquent que la vie quotidienne des femmes se déroulait de manière radicalement différente de celle des hommes (McDonald Beckles, (s.d), *op. cit.*, pp. 46-47).

Dans ce sens, c'est la parole de ces femmes qui va reprendre vie tout au long des récits étudiés. Leurs protagonistes appartiennent à une lignée de femmes, qui ont transmis oralement leur mémoire, en représentant ainsi une polyphonie de voix féminines qui se remonte aux souvenirs des ancêtres. La femme esclave, telle que le *potomitan* – responsable directe de la survivance de l'esclave –, est conçue comme *la* conquistador d'une petite place dans ce monde et la détentrice d'une foi inébranlable en la vie ; seraient-elles peut-être arrivées à mieux gérer leur stress ? Seraient-elles éventuellement plus aptes à supporter le choc de la douleur et de la misère ? Cette nuance de résistance au féminin est exprimée par un des personnages de Tituba au moyen d'une question ouverte, dont elle-même exclame sa réponse : « – Que deviendra le monde si nos femmes ont peur ? Il s'effondrera le monde ! Sa voûte tombera et les étoiles qui la constellent, se mêleront à la poussière des roues ! » (Condé, 1986, pp. 95-96).

La question de la maternité devient donc un thème fondamental pour ces écrivains qui fictionnalisent cette mémoire purement féminine. Si bien qu'ils évoquent la continuité apparente, ils développent largement les circonstances d'une résistance que seule la femme pouvait exercer. Ces mères « condamnées à vie » de Tituba et de Solitude, violées dans les navires, ont des enfants mulâtres qu'elles n'arrivent pas à aimer, voyant le visage du marin dans les yeux de leurs filles. Tituba, qui fait référence à l'histoire la plus ancienne, nous raconte comment de nombreuses esclaves finissaient avec la vie de leurs nouveau-nés ou les façons dont elles pouvaient s'en débarrasser, actes qu'elle pratique aussi sur elle-même avec des plantes abortives. C'est ainsi que Tituba ne devient jamais mère, en affirmant : « Pour une esclave, la maternité n'est pas un bonheur. Elle revient à expulser dans un monde d'abjection, un petit innocent dont lui sera impossible de changer la destinée. » (Condé, 1986, p. 83). Cette absence de maternité se reproduit dans le cas de Télumée, qui semble être stérile, même si elle comme Tituba montrent leurs affectueux instincts maternels avec les enfants des autres. Par contre, dans le cas de Solitude, cette question devient tout un symbole de la cruauté du maître : « Enceinte, et pendue seulement après la naissance de son enfant, la mère, devient symbole de résistance à l'oppression esclavagiste qui lui dénie sa liberté jusque dans sa maternité. » (Chartier, 2008, pp. 34-35).

Il s'agit aussi d'une qualité qui ne passait pas inaperçue des marchands d'esclaves, pour lesquels la fertilité gardait un rapport direct avec le prix final de la femme esclave à l'époque de l'Ancien Régime :

Le prix des esclaves augmente avec l'âge, atteint un plateau puis décroît ; chez les hommes, il ne diminue vraiment qu'au-delà de 45 ans [...]. Le prix des femmes baisse dès 35 ans, c'est bien plutôt que chez les hommes, mais cela ne peut surprendre (Frisch, 1987, pp. 101-103).

D'ailleurs, leur mémoire est hantée par le sentiment d'incompréhension qui, sans doute, provoquait cette situation chez les esclaves ; l'expression d'une angoisse que seul l'imaginaire littéraire peut tenter d'évoquer. Ces personnages expriment donc ce malheur partagé, qui les poursuit tout au long de leurs vies, et le transmettent à celles qui ont vécu au temps de l'esclavage, ainsi qu'à celles qui ont réussi leur liberté ou sont nées libres, comme le raconte Man Cia à Télumée plus d'un demi-siècle après l'abolition : « [...] ce qui m'a toujours tracassée, dans la vie, c'est l'esclavage, le temps où les boucauts de viande avariée avaient plus de valeur que nous autres, j'ai beau y réfléchir, je ne comprends pas... » (Schwarz-Bart, 1972b, p. 195). Il semble un message optimiste malgré tout, car elles sont convaincues et gardent inlassablement l'espoir de vaincre un jour, de finir une fois pour toutes avec le joug de l'esclavage.

Il s'agit précisément de la perpétuité de ce message dont les personnages se font écho. Elles réfléchissent même sur l'empreinte laissée par leurs micro-histoires sur la mémoire de l'ensemble du peuple antillais, en même temps que sur l'histoire dite officielle. Ainsi Tituba, lors de son jugement, exprime ces pensées prémonitoires, se montrant bien consciente de son passage à la postérité :

Je pensais que dans ces procès des sorcières de Salem qui feraient couler tant d'encre, qui exciteraient la curiosité et la pitié des générations futures et apparaîtraient à tous comme témoignage le plus authentique d'une époque crédule et barbare, mon nom ne figurerait que comme celui d'une comparse sans intérêt. On mentionnerait ça et là « une esclave originaire des Antilles et pratiquant vraisemblablement le "hodoo" ». On ne se soucierait ni de mon âge ni de ma personnalité. On m'ignorerait. (Condé, 1986, p. 173).

Suivant cette idée, Télumée, à la fin de ses jours, divague également sur l'avenir de cette mémoire : « [...] une nostalgie m'étreint, ma personne m'échappe et je ne reconnais plus mon temps. On dira peut-être qu'il fut sauvage, on dira même qu'il fut maudit et on le reniera [...] » (Schwarz-Bart, 1972b, p. 255). Ce qui implore finalement, dans ces récits, les questions fondamentales sur la propre dialectique entre histoire et fiction, à travers ce discours des narrateurs qui semblent la dépasser.

Conclusion

Ainsi donc, la voix fictive des femmes esclaves aide-t-elle à compléter l'Histoire ? Face à ce silence perpétué durant des siècles, sans doute, ces ouvrages symbolisent le besoin de combler ces vides historiques. C'est surtout la prise de position horizontale de ces écrivains devant les diverses sources existantes, cette prise de distance devant la condition d'infériorité soufferte par l'*oraliture* face à l'écriture, qui apporte certainement partie de l'originalité à ces récits. En outre, la confluence de ces corpus culturels combinée alors avec les faits historiques et les recours littéraires, tels que le choix thématique ou le point de vue du narrateur, l'intertextualité ou même l'interdiscursivité, donne lieu à une réalité bien qu'en partie inventée, proche de la vraisemblance. La prise en considération de l'hypothèse du possible de ces écrivains, dans le développement psychologique de leurs personnages, ne semble donc pas trop différer de celle des autres agents de l'Histoire.

Ces romans biographiques nous permettent, au moins, non seulement d'imaginer ce passé sous le point de vue féminin, mais aussi de constater la profonde et particulière empreinte laissée par le système esclavagiste dans les îles caribéennes, puisque Télumée ainsi que les descendants de la fille de Solitude continuent d'en souffrir sous diverses formes. Il semble s'agir de l'héritage du malheur de leurs ancêtres, Tituba et Solitude, de ce qu'elles appelaient : « la malédiction de la race ». Un sentiment que les personnages les plus contemporains ressentent toujours, malgré le passage de presque un siècle de l'abolition définitive. Une réalité, en somme, qui semble irréfutable, même dans la société guadeloupéenne actuelle, en devenant donc ces fictions un témoignage qui pourrait bien faire partie ou, en quelque sorte, compléter son histoire identitaire.

Bibliographie

- Chamoiseau, P. (1994). « Que faire de la parole ? » in Ludwig, Ralph et al., *Écrire la parole de nuit : la nouvelle littérature antillaise : nouvelles, poèmes et réflexions poétiques*. Paris : Gallimard. 151-158.
- Condé, M. (1986). *Moi Tituba sorcière... Noire de Salem*. Paris : Mercure de France.
- Condé, M. (2007). « Liaison dangereuse » in Le Bris, Michel et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde*. Paris : Gallimard. 205-215.
- Confiant, R. (1994). « Questions pratiques d'écriture créole » in Ludwig, Ralph et al., *Écrire la parole de nuit : la nouvelle littérature antillaise : nouvelles, poèmes et réflexions poétiques*. Paris : Gallimard. 171-180.

- Cremades Cano, I. D. (2018). « Une oralité militante dans *Moi, Tituba sorcière...* en tant que spécificité de la littérature postcoloniale antillaise » in Rey Mimoso-Ruiz, Brenadette (dir.), *Frontières. Littératures francophones postcoloniales du XXI^e siècle*, Toulouse : Presses Universitaires de l'Institut Catholique de Toulouse, pp. 359-373.
- De Carvalho Soares, M. et Hébrand, J. (2017). « Ecrire des biographies d'esclaves. Pourquoi ? Comment ? » in *Brésil(s)*, 7-11. [<http://bresils.revues.org/657>].
- Fizaine, J. C. (2000). « L'argumentaire sur l'esclavage et la figure de l'esclave dans la fiction littéraire au XIX^e siècle » in Rochmann, Marie-Christine (dir.), *Esclavage et abolitions : Mémoire et systèmes de représentation*. Paris : Karthala. 113-126.
- Frisch, N. et M. (1987). « Les esclaves de la Guadeloupe à l'an de l'Ancien Régime : du code noir aux codes numériques » in *Histoire & Mesure*, n° II-2, 93-115. [http://www.persee.fr/doc/hism_0982-1783_1987_num_2_2_1315]
- Glissant, É. (2007). « Solitaire et solidaire. Entretien avec Édouard Glissant », *Pour une littérature-monde*. Paris : Gallimard. 77-86.
- Lacour, A. (1857). *Histoire de la Guadeloupe*, tome II. Basse-Terre (Guadeloupe) : Imprimerie du Gouvernement.
- McDonald Beckles, H. (s.d.). *Voyages d'esclaves. La traite transatlantique des Africains réduits en esclavage*. Paris : UNESCO. [https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000128631_fre]
- Meyer, J. Tarrade, J., Rey-Goldzeiguer, A. et Th., Jacques. (1991). *Histoire de la France coloniale : des origines à 1914*. Paris : Arnaud Colin Éditeur.
- Moura, J.-M. (1999). *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris : Presses universitaires de France.
- Pageax, D.-H. (2001). « La créolité antillaise entre postcolonialisme et néo-baroque » in Bessière, Jean et Jean-Marc Moura (dir.), *Littératures postcoloniales et francophonie*. Paris : Honoré Champion Éditeur.
- Prosper-Chartier, M.-F. R. (2008). « Les figures maternelles dans l'œuvre de Gisèle Pineau : maternité et identité. » :
- Thèses en ligne : Florida State University, College of Arts and Sciences. [<http://diginole.lib.fsu.edu/islandora/object/fsu%3A183593>].
- Richard, G. (2011). « L'habitation d'Anglemont révélée par l'archéologie. » in *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe* 160. 21-28.
- Schwarz-Bart, A. et S. (2015). *L'ancêtre en Solitude*. Paris : Éditions du Seuil.
- Schwarz-Bart, A. (1972a). *La mulâtresse Solitude*. Paris : Éditions du Seuil.
- Schwarz-Bart, S. (1972b). *Pluie et vent sur Têlumée Miracle*. Paris : Éditions du Seuil.